

plus ingénieuse et plus innocente? Ou bien, seriez-vous les âmes noires des anciens habitants du vieux château, des margraves souillés de meurtres et de crimes? Quand le soir le croissant de la lune se lève sur les bois comme le blanc calice d'un lis encore fermé, et que le vent apporte les soupirs de la harpe éolienne, il faudrait être un philistin dont le bonnet de coton étouffe l'imagination paresseuse pour ne pas écouter, et admirer, et éprouver un de ces légers frissons, qui sont peut-être le baiser invisible d'un esprit, ou au moins le contre-coup de ses ailes. Et dire qu'il y a des hommes qui à ce moment-là, courent, les poches pleines de bank-notes, à la table de jeu, et des femmes, des femmes jeunes, belles, qui jouent au trente et quarante à l'heure des baisers!... ah! cela est monstrueux; le père de telles monstruosité ne peut être qu'un monstre. N'y a-t-il donc plus dans ce pays de la légende un brave chevalier pour attaquer hardiment le monstre du jeu qui se cache au pied du Fremersberg, dans ces états du grand duc de Bade? Mais non: les nobles et élégants voyageurs qui visitent Bade chaque année: chevaliers du Bain, chevaliers de l'Etoile, chevaliers de la Légion-d'honneur ou chevaliers d'industrie se contentent d'écouter la fantaisie intitulée *Fremersberg*, qu'exécute le soir, devant le salon, l'excellente musique à vent du régiment autrichien Benedeck. Ces musiciens, qui sont vêtus d'une jaquette blanche, Bohémiens pour la plupart, expriment dans les airs de danse, les walses et les ländler toute la gaîté rêveuse, la légèreté originale et la verve naïve de la musique populaire. C'est la perfection du genre; il est fâcheux que leur chef, jeune homme affublé d'un costume de tambour-major, leur impose les crescendo foudroyants de la *Semiramide* et autres triomphales magnificences des chefs-d'œuvre de Rossini. Rossini! quel géant; il n'est pas de cette race de géants bonasses dont viennent à bout